

Retour aux sources

BÊTES QUE

NOUS SOMMES !

Françoise PIRART

Romancière, nouvelliste et biographe



Le destin de l'humanité est intimement lié à son rapport au monde animal et végétal.

Tu as vu comme le ciel est limpide ? me fit remarquer une amie. Nous étions en avril 2020. En effet, l'azur était d'un bleu si profond que nos regards s'y perdaient. Plus la moindre traînée blanchâtre d'un avion. Un calme inhabituel régnait sur les campagnes. Ce qui frappait en premier, c'était l'absence du bruit des moteurs. Aucun véhicule, à part un tracteur ou une voiture solitaire qui traçait sa voie à travers les champs et les bois. Le passage furtif d'un faisan, les pépiements des mésanges, le souffle puissant d'une vache, le bruissement d'un ruisseau, l'appel nocturne d'un renard que je vis le lendemain traverser mon jardin...

Tous les sons de la nature paraissaient amplifiés par le silence des hommes. Il y avait aussi autre chose : les sourires des promeneurs, leur hochement de tête pour se saluer, les banalités échangées au détour d'un sentier. La connivence d'êtres qui, au même moment et sans distinction, sont confrontés au même danger : un mal mystérieux prêt à bouleverser leurs existences. Chacun, dans un élan soudain de solidarité, avait sur le bout de la langue la petite phrase répétée à l'envi : « *Prenez soin de vous.* »

CIEL BLEU, GRANDS PRÉS

Sans doute ne suis-je pas la seule à avoir éprouvé cette impression étrange : une vague inquiétude mêlée à un sentiment d'apaisement, un besoin de retour aux sources. Et de réflexion. Le confinement avait jeté une lumière brutale sur nos limites, sur ce qu'il est possible d'accepter ou non. Pourtant, que représentaient ces contraintes passagères au regard de l'asservissement constant subi par les ani-

maux de boucherie qui ne connaissent pour la plupart qu'enfermement, promiscuité, souffrance et peur ? Il était temps que la nature retrouve ses droits et que notre consommation freine sa course débridée vers l'abîme. Après cette tragédie, il allait de soi que le monde changerait grâce à notre volonté.

Les Grands Prés... De paisibles prairies ? Pas exactement. "Les Grands Prés", c'est le nom bucolique d'un complexe commercial aux portes de Mons. Une surface bétonnée de cent mille mètres carrés avec boutiques de vêtements, vitrines dégorgeant de smartphones, hypermarché, tavernes et semblants de terrasses. Et un incontournable Ikea. C'est là qu'on passe son samedi en famille, pour un exceptionnel moment de détente.

Dès la fin du confinement, lorsque ce temple du consumérisme fut rouvert, on vit devant son parking une file interminable de gens qui tentaient de pénétrer dans les galeries. Ah, on regagnait la liberté après ces mois de « *dictature sanitaire* » ! Acheter, dépenser, se jeter fébrilement sur n'importe quelle babiole inutile, et fi des bonnes résolutions ! Dans de lointains pays, les marchés d'animaux sauvages vivants sacrifiés sur place retrouvaient leurs clients. Le terme "zoonose" – maladie transmissible de l'animal à l'homme – n'était guère présent dans la plupart des esprits. L'origine du virus ? Quelle importance, du moment que l'économie se relevait ! La vie d'avant reprenait de plus belle alors que, quelque part sur une bretelle d'autoroute menant justement aux Grands Prés, un renard gisait – mon renard ? –, le corps broyé par une voiture.

« I HAD A DREAM »

À cette époque, j'ai fait un rêve. Le rêve qu'un jour, nous connaîtrions un monde meilleur, un monde doté d'une âme. Alors cesseraient l'exploitation indécente des bêtes et le saccage de leur environnement. Tel le héros de mon roman *Beau comme une éclipse*, sorte de Candide en décalage avec la société, j'ai fait ce rêve. Que l'humanité vive en harmonie avec la nature. Ainsi, comme lui, nous serons prêts à découvrir « *chaque pépite de l'univers avec l'éblouissement du chercheur d'or* ». Peut-être n'est-il pas trop tard. ■